



LE BONHEUR CHEZ SOI

C'est dimanche, jour de repos. Le soleil est brûlant ; pourquoi affronter ses rayons ardents et la poussière du chemin ? Ne vaut-il pas mieux rester à la maison ? Voilà donc notre jeune couple, qui n'a pas encore à se précipiter d'une petite famille—patience, cela viendra—s'attablant et commençant une partie de bezigue qui ne finira que lorsque le soleil sera près de l'horizon. Alors on pourra tenter une partie de promenade dans les environs de la ville et la terminer dans un des nombreux restaurants que l'on y rencontre.

Le sourire de la jeune et robuste femme nous indique assez qu'elle a de bons atouts en mains, et que la partie est gagnée pour elle. La pipe à la bouche, son placide mari semble en prendre philosophiquement son parti. Que lui importe que la partie soit perdue ! Le bonheur de posséder une si belle et vaillante compagne le dédommage amplement de son échec au jeu.

N'y a-t-il même pas plaisir à se faire battre par un si gentil partner ? Jouez, braves gens, le bonheur est chez vous !

**LE DUEL DANS L'ARMÉE ANGLAISE**

Le duel est aujourd'hui tombé en désuétude dans l'armée anglaise, comme dans toutes les classes de la société britannique. Il arrive que des officiers échangent des coups de cravache ou se pochent les yeux à coups de poings ; il n'arrive plus qu'ils versent leur sang à raison de ces voies de fait ou d'un outrage quelconque. C'est aux tribunaux ordinaires qu'ils en appellent pour venger leur honneur. La chose est si bien entrée dans les mœurs, que neuf Anglais sur dix, au reçu d'une lettre de provocation, la transmettraient à leur sollicitor et feraient judiciairement poursuivre le provocateur, sans que cette conduite étonne personne.

Il ne faudrait pas croire que ces mœurs se soient établies naturellement. Elles sont le résultat d'une législation draconienne qui frappe le duel comme un crime et applique la peine de mort au survivant du combat le plus loyal, comme à l'auteur d'un vulgaire assassinat. Encore cette législation a-t-elle eu beaucoup de peine à s'imposer, car le duel, et le duel à mort, n'a fleuri nulle part comme dans l'ancienne armée anglaise. Un livre que vient de publier T. W. Douglas, ex-officier aux hussards du prince de Galles, donne à cet égard de curieux détails. Non seulement on se battait à outrance, mais on se battait ou soixante ans, il y a cinquante ou soixante ans, mais on se battait souvent sans témoins, dans un local clos et couvert.

C'est ainsi, par exemple, qu'eut lieu le fameux duel du capitaine Stoney avec un clergyman, le ré-

vérend M. Bate, rédacteur en chef du *Morning Post*. La cause de la querelle était un article insultant pour l'honneur d'une dame. Il avait été convenu que les combattants s'enfermeraient dans une chambre d'auberge, en tête à tête, pour se battre au pistolet d'abord, puis si c'était nécessaire à l'épée. Les deux balles ayant été échangées sans résultat, on mit l'épée à la main. Dès le premier engagement, le révérend eut la cuisse traversée de part en part. A son tour, le capitaine fut bientôt blessé au bras et à la poitrine. L'épée du clergyman s'étant faussée sur le sternum de son adversaire, il demanda à la redresser et, dans ce but, l'appuya sur le sol, sous son pied. C'est dans cette occupation peu ecclésiastique qu'il fut surpris par les gens de la maison, accourus au bruit et qui avaient fini par enfoncer la porte. On sépara les combattants. Il se donnèrent la main, et, le samedi suivant, le capitaine Stoney épousa la belle dont il avait pris la défense.

Un duel plus original encore fut celui d'un médecin militaire, le docteur Young, avec un officier de cavalerie. Le docteur Young conduisait des dames au Wauxhall, en canot, sur la Tamise, et jouait de la flûte. Remarquant qu'un canot où se trouvaient d'autres femmes avec des officiers suivait le sien et paraissait prendre plaisir à sa musique, il cessa de jouer. Aussitôt un des officiers lui demanda insolument pourquoi il s'arrêtait. "Parce que cela me plaît," répondit le docteur. — Et moi cela ne me plaît pas, répondit l'autre. Vous allez reprendre votre musique, ou je vous accoste et je vous

jette à l'eau." Le docteur Young, qui ne savait pas nager, reprit sa flûte et joua jusqu'au Wauxhall. Mais une fois sur le plancher des vaches, il avisa son homme dans une allée écartée et lui tint ce discours :

—Monsieur, pour ne troubler ni ma compagnie ni la vôtre, j'ai pu céder à votre arrogante requête ; mais je dois vous en demander raison. Si vous avez du cœur, vous vous trouverez demain matin à tel endroit, et nous nous battons à l'épée. Je désire que l'affaire reste entre nous et qu'il n'y ait pas de témoins.

L'officier accepta ces conditions, et le lendemain, à l'heure indiquée, il se trouvait au rendez-vous.

A son extrême surprise, il vit le docteur, qui l'attendait, tirer de sa poche un pistolet et le viser à la tête.

—Quoi ! s'écria l'officier, n'était-il pas convenu que nous nous battrions à l'épée ?

—Parfaitement, répliqua le docteur. Aussi n'est-il question pour le présent que d'un petit exercice préparatoire. Vous allez avoir l'obligeance de danser un menuet que je vais vous jouer sur ma flûte, à moins que vous ne préfériez que je vous brûle la cervelle.

—C'est un guet-apens ! un assassinat !

Le docteur resta inflexible. Il fallait danser ou mourir. Il dansa donc pendant un quart-d'heure. Sur quoi le docteur Young, remettant sa flûte dans sa poche, lui dit :

—Maintenant, monsieur, nous sommes quittes. Vous m'avez fait jouer hier contre mon gré ; je vous ai fait danser aujourd'hui. Je reste à votre disposition si vous voulez vous bat-

tre ; mais, en ce cas, ce sera devant témoins. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

L'affaire en resta là.

**CONNAISSANCES UTILES**

*Comment enlever les taches de fruit.*—Placez l'objet sur un vase de manière qu'en vidant de l'eau bouillante sur le côté opposé que se trouvent les taches, l'eau puisse traverser l'article, et en peu de temps les taches auront disparu.

Le premier soin à donner à une personne qui vient d'ingurgiter une substance vénéneuse, consiste à lui faire avaler de l'huile.

L'huile empêche l'action rapide des effets du poison sur les parois de l'estomac et permet d'attendre l'arrivée du médecin, qui administre un contre poison, s'il y a lieu.

**EAU DE ST-LEON**

A. M. A. POULIN, Gérant de la Cie de St-Léon.

Depuis plusieurs années je n'ai fait que prendre des remèdes, dont le seul résultat était d'augmenter mon compte chez le pharmacien sans guérir la dyspepsie qui me conduisait au tombeau. Heureusement que par la voie des journaux j'ai connu les qualités de l'EAU MINÉRALE DE ST-LEON. Je me suis mis à en boire régulièrement, et au bout de quelques semaines j'ai trouvé une grande amélioration à ma santé. Je me fais un plaisir de recommander cette Eau Merveilleuse aux personnes atteintes de la terrible maladie qui a nom dyspepsie, convaincu que par un usage régulier elles s'en trouveront aussi bien que moi.

C. A. DAoust, 1003, rue Mignonne.

Montréal, 6 juillet 1887.

**COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON**

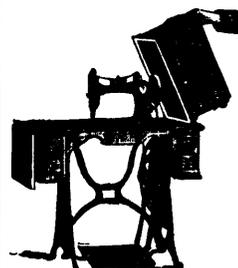
4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

SUCCESSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 137 ; M. Chapelle, 64, rue Bonsecours.

**AUX MODISTES**



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

**AUX ANNONCEURS**

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonces et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. BOWELL & CO, 10 Spruce St., NEW-YORK.